

Martha HARNECKER
et Gabriela URIBE

[c 1973-1974]



Cahier de formation 6-2

EXPLOITATION CAPITALISTE

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES
CHICOUTIMI, QUÉBEC

<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

Les Classiques des sciences sociales est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25^e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs.
C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi
Courriel: classiques.sc.soc@gmail.com
Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>
à partir du texte de :

Martha HARNECKER et Gabriela URIBE

EXPLOITATION CAPITALISTE.

Cahier de formation 6-2. Montréal : Centre de formation populaire, c
1973-1974, 23 pp.

Le Centre de formation populaire : <http://lecfp.qc.ca/>

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008
pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

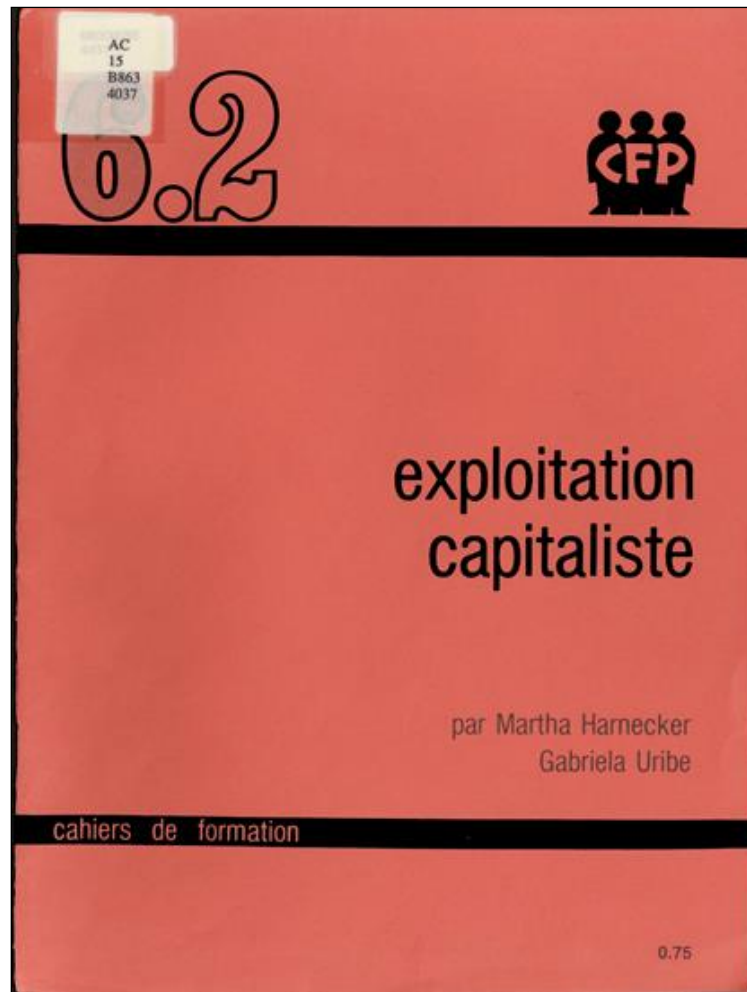
Édition numérique réalisée le 17 juillet 2022 à Chicoutimi, Québec.





Martha HARNECKER et Gabriela URIBE

Exploitation capitaliste.



Cahier de formation 6-1. Montréal : Centre de formation populaire, c 1973-1974, 23 pp.

**Cahier de formation 6-2
EXPLOITATION CAPITALISTE**

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

Série 6

- 6.1. exploiters et exploités
- 6.2. exploitation capitaliste
- 6.3. les classes sociales
- 6.4. la lutte des classes
- 6.5. le parti : avant-garde du prolétariat
- 6.6. le parti : son organisation
- 6.7. dirigeants et masses
- 6.8. stratégie et tactique

On peut se procurer ces cahiers au Centre de Formation Populaire,
1750 St-Denis, Montréal H2X 3K6. Tél. : 842-2548

IMPRIMERIE QUÉBÉCOISE, 325 est, rue Mont-Royal, 284-3452.

Ces Cahiers d'Education Populaire ont été faits au Chili, d'abord pour des Chiliens, à partir de la conjoncture chilienne. Mais les questions qu'ils soulèvent, les concepts qu'ils éclaircissent nous sont apparus d'un intérêt beaucoup plus large. Ces textes peuvent devenir un instrument précieux pour les militants québécois dans la mesure où ils éclaircissent des concepts de base pour l'analyse et la compréhension de notre société et dans la mesure où ils aideront à mieux situer nos luttes.

Quand c'était possible, les exemples chiliens ont été remplacés par des exemples québécois ou canadiens. Pour les textes où l'orientation était nettement chilienne et où une simple transposition des exemples n'aurait pas eu de sens, une courte annexe est présentée afin de situer le Québec face à la question traitée. Ce sera le travail des militants, par leurs discussions et leurs recherches, de pousser plus loin dans cette direction.

Enfin, nous ne pouvons qu'espérer qu'une meilleure connaissance du cas chilien nous aide à toujours mieux poursuivre la lutte déjà entreprise au Québec.

Source : Ce cahier est le produit du travail des ouvriers de Quimantù.

Traduction et adaptation: Michel Patenaude

Ce cahier est le résultat du travail de collaboration entre le Centre de Formation Populaire et le Secrétariat Québec Amérique Latine.

Note pour la version numérique : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l'édition papier numérisée.

[1]

Cahier de formation 6-2
EXPLOITATION CAPITALISTE
PROLOGUE

[Retour à la table des matières](#)

Les révolutions ne sont pas faites par les individus, par les personnalités, aussi brillantes qu'elles soient. Les révolutions sociales sont faites par les masses populaires. Sans la participation des masses, il n'y a pas de révolution. Pour cette raison, c'est une des tâches les plus urgentes du moment que les travailleurs s'éduquent, qu'ils élèvent leur niveau de conscience, qu'ils se rendent capables de répondre aux nouvelles responsabilités qui surgissent du processus révolutionnaire que vit notre pays.

Pour collaborer à cette tâche, Quimantù a décidé de publier une série de cahiers d'éducation dont l'objectif est justement d'essayer de présenter sous une forme pédagogique, en même temps que rigoureuse, les instruments théoriques les plus importants pour comprendre ce processus et déterminer quelles sont les caractéristiques de cette nouvelle société que nous voulions construire.

Si nous voulons transformer notre société, nous devons d'une part comprendre quelles sont actuellement ses caractéristiques fondamentales (comment s'explique son caractère capitaliste dépendant, quel rôle a joué l'impérialisme dans notre situation actuelles de sous-développement) et, d'autre part, déterminer sur quelles forces sociales la classe ouvrière peut compter pour lutter contre cette situation.

De plus, nous devons connaître par quel processus historique les forces populaires ont pu arriver à cette victoire, celle-ci n'étant que le résultat d'une longue période de lutte de classes durant laquelle notre pays fut baigné par le sang des ouvriers, des travailleurs de la terre et des étudiants.

Mais pour répondre à ces questions, nous devons d'abord étudier certains sujets : par exemple, quelle est l'origine de l'exploitation des travailleurs et comment cette exploitation se manifeste-t-elle dans le système capitaliste ; pourquoi le marxisme soutient-il que le système capitaliste doit disparaître ; pourquoi affirme-t-on qu'il est nécessaire, dans un premier temps, de détruire les monopoles ; quel est le système social qui solutionne les problèmes créés par le capitalisme.

Enfin, si chacun de ces textes couvre un thème qui peut être compris sans nécessairement recourir à la lecture des autres, il est préférable de les étudier dans l'ordre de la série, les thèmes se complétant les uns les autres. De toute manière, on signale dans chaque cahier, par des notes, dans quel numéro de la série sont traités plus à fond les thèmes qui n'y sont que mentionnés.

M.H. et G.U.

[2]

Cahier de formation 6-2
EXPLOITATION CAPITALISTE
SCHÉMA

[Quatrième de couverture](#)

[Prologue](#) [1]

Première partie

[LA VALEUR DANS L'ÉCHANGE MARCHAND SIMPLE](#) [5]

1. [La division du travail et la propriété : conditions de l'économie basée sur l'échange.](#) [5]

Le travail d'auto-subsistance chez les peuples primitifs. La division du travail et l'échange marchand dans les grandes cités modernes. Les concepts d'échange marchand, de marchandise et d'échange marchand simple.

2. [Le rôle que jouent les prix des produits dans l'économie.](#) [2]

On ne peut expliquer les prix ni par la qualité, ni par l'utilité, ni par l'offre et la demande.

3. [Le coût de production](#) [8]

Les éléments qui entrent dans la fabrication d'un produit et le coût de production.

4. [Valeur et travail socialement nécessaire](#) [9]

Le travail : source de toute valeur. La loi de la valeur : loi qui fixe l'échange de marchandises. La mesure de la valeur : le temps de travail socialement nécessaire. Le concept de valeur.

Deuxième partie

LA PLUS-VALUE DANS L'ÉCONOMIE CAPITALISTE [12]

1. Impossibilité d'obtenir de la plus-value par le moyen de l'échange. [12]
2. La force de travail comme marchandise et sa valeur. [13]
Conditions nécessaires pour que surgisse la force de travail en tant que marchandise. La façon dont on calcule la force de travail. [15]
3. La formation de la plus-value. [16]
Le concept de plus-value. Temps de travail nécessaire et temps de travail extra.
4. Le capital comme facteur de production. [16]
Le concept de capital. Capital constant et capital variable.
5. La plus-value absolue et relative. [18]

Conclusion [21]

Résumé [22]

Questionnaire [23]

[3]

Le capitalisme représente une très grande avance dans le développement de la société sur les systèmes sociaux antérieurs. Ceci permet au système capitaliste d'apparaître, doté de vertus éternelles, capables de fournir à l'homme son bien-être complet. Cependant, il nous suffit d'observer la réalité de ce système pour nous rendre compte qu'il n'en est pas ainsi.

Si nous pensons à l'extraordinaire augmentation de la capacité productive atteinte par ce système, celle-ci aurait dû impliquer l'abolition des privations et de la misère. Mais le résultat est tout autre, même dans le pays capitaliste le plus avancé et le plus riche du monde, les États-Unis.

Aux États-Unis comme dans tout autre pays capitaliste incluant naturellement le Québec, on souffre de la faim au milieu de l'abondance, on souffre d'une pauvreté extrême au milieu de la richesse.

Il doit y avoir quelque chose de fondamentalement mauvais dans un système économique caractérisé par de telles contradictions.

Effectivement, quelque chose va mal. Le système capitaliste est inefficace et destructif, irrationnel et injuste.

Il est inefficace et destructif parce qu'il est périodiquement en crise, en inflation ou en déflation. Et quand la crise se produit ce n'est plus le quart, mais la moitié de sa force productive qui est paralysée. Les travailleurs plus âgés se rappellent la crise de 1930, où la plus grande misère s'installa au pays. Nous sommes tous familiers avec l'inflation et les récessions périodiques.

Le système capitaliste est inefficace et destructif parce qu'il est incapable de donner du travail utile à tous les hommes et femmes qui le désirent ; en même temps, il permet que des milliers de personnes physiquement et mentalement saines vivent sans jamais n'avoir travaillé. Il est incapable de développer les ressources du pays en profitant de la totalité du potentiel humain. Il est incapable de résoudre la contradiction de l'existence de terres non cultivées et d'agriculteurs sans terre.

Il est inefficace et destructif parce qu'il destine plusieurs hommes et matériaux à la production de biens de luxe les plus extravagants, alors qu'il ne produit pas les biens élémentaires à la vie du peuple.

Il est inefficace et destructif parce que, dans son délire d'augmenter les prix et les profits, il permet la destruction délibérée des récoltes et des autres biens en général, plutôt que de satisfaire les nécessités humaines.

Bien que ce soit incroyable, au Brésil, on en est arrivé à brûler des récoltes entières de café ; dans d'autres pays, on a jeté le lait dans les rivières et on a laissé pourrir les fruits sur les arbres.

Cette folie apparente n'est pas tant le fait d'individus, comme il apparaît à première vue. Dans une économie qui n'a pas la moindre préoccupation d'alimenter le peuple, il est normal que soient détruits les patates, le lait, le café et les fruits dont le peuple a besoin ; dans une société uniquement préoccupée par la maximisation des prix et des profits, la réduction de l'offre est un moyen idéal.

Mais l'excès le plus grand du capitalisme, c'est la guerre. Etant donné que l'économie capitaliste fonctionne très difficilement en temps de paix, les capitalistes réussissent à la réactiver par l'armement et la guerre. Durant la guerre, et seulement durant la guerre, les capitalistes réussissent à donner du travail à des millions de chômeurs, à utiliser ses machines et ses matériaux, à faire marcher l'économie à toute vapeur.

Mais quel est le prix de cette activité ? La destruction la plus épouvantable. La destruction des espérances et des rêves de millions d'hommes ; la destruction de milliers d'écoles, d'hôpitaux, de chemins de fer, de ponts, de ports, de mines, de plans électriques : la destruction de milliers de milles carrés de récoltes et de forêts.

[4]

Plus un pays capitaliste se développe, plus s'accroissent les maux que nous avons signalés. Cette inefficacité et cette destruction ne sont pas de simples faux pas que l'on peut corriger, mais ils font partie de la nature du système capitaliste et ne disparaîtront que lorsque le système capitaliste sera aboli pour toujours sur cette terre.

Mais, pour que ceci soit possible, pour que les hommes soient capables de détruire ce système et de le remplacer par un autre, abolissant efficacement ces contradictions, il ne suffit pas de constater les

contradictions du système capitaliste. Il est nécessaire de connaître les causes profondes de celles-ci.

Dans ce cahier, nous nous proposons d'étudier le mécanisme fondamental qui explique pourquoi, dans la société capitaliste, il existe un petit groupe de personnes possédant toutes les richesses et jouissant d'une vie facile, alors que la grande masse des travailleurs vit dans une situation très difficile, n'ayant souvent à peine de quoi manger. (D'autres aspects du système capitaliste de production seront développés dans les prochains cahiers).

D'où vient la richesse de ce groupe minoritaire ? D'où vient la pauvreté du groupe majoritaire ? Pour répondre à ces questions, nous devons commencer par l'étude d'un système économique très simple, pour en arriver ensuite à l'étude du système capitaliste complexe. Il faut donc beaucoup de patience mais nous obtiendrons des réponses et nous pourrons comprendre où réside la clef de l'exploitation capitaliste. (Une grande partie de cette introduction a été tirée directement du livre de Huberman Principes élémentaires du socialisme, Presse Latino-américaine, Santiago, 1970.)

[5]

Cahier de formation 6-2
Exploitation capitaliste

Première partie.

La valeur dans l'échange marchand simple

1. La division du travail et la propriété : conditions de l'économie basée sur l'échange

[Retour à la table des matières](#)

Nous rencontrons encore dans les lieux les plus reculés des groupes d'hommes qui satisfont leurs nécessités fondamentales uniquement par leur travail ; ils font leur pain avec le blé qu'ils ont eux-mêmes semé ; ils s'habillent avec des toiles tissées à la main, à partir de la laine de leurs propres animaux ; ils construisent leurs maisons avec le bois des forêts et la boue de la région où ils habitent, etc.

Ceci forme un contraste total avec le spectacle que présentent les grandes villes modernes d'Amérique du Nord. Dans celles-ci, les travailleurs, pour répondre à leurs besoins, doivent acheter une série d'objets qu'ils ne produisent pas eux-mêmes : la nourriture, les vêtements, etc. Ces objets ont été produits grâce au travail de plusieurs autres hommes.

Dans les grandes villes, il existe une très grande spécialisation du travail. Chaque homme a son travail spécifique : ouvrier de la métallurgie, ouvrier du textile, ouvrier de la construction, boulanger, etc.

Pour ces travaux, les ouvriers reçoivent un salaire avec lequel ils achètent les biens dont ils ont besoin pour vivre. Et comme, dans ces grandes villes, ces biens ont été produits par d'autres travailleurs d'un autre secteur, les autres travailleurs d'un secteur de la production dépendent des travailleurs d'autres secteurs de la production.

En résumé, quand il existe une grande division du travail, il existe en même temps une grande interdépendance entre les travailleurs qui œuvrent dans les différentes branches de la production.

Tandis que se développe la division du travail, l'interdépendance des différents secteurs de la production croit. Or, comment se réalise la relation entre ces différents secteurs ou centres de production ? Comme il s'agit de centres de production isolés les uns des autres, parce qu'ils appartiennent à des propriétaires différents, ils doivent recourir au marché pour entrer en contact entre eux, c'est-à-dire, mettre leurs produits en vente et espérer que les intéressés les achèteront.

En conséquence, quand il existe une propriété privée des moyens de production, l'unique façon dont les centres de production isolés peuvent entrer en contact est l'échange des produits sur le marché. [6] (Nous entendons par moyens de production les conditions matérielles qui rendent possible le travail : matières brutes et premières, instruments, locaux, machines, etc.)

Nous appelons échange marchand cet achat et cette vente de produits sur le marché. Et nous appelons marchandises les objets qui sont échangés sur le marché.

L'échange de marchandises se base sur le fait que les acheteurs fréquentent le marché pour acheter les produits dont ils ont besoin pour vivre, manger, se vêtir, etc. Les producteurs de chacune de ces marchandises les apportent au marché parce qu'ils savent qu'elles ont une certaine utilité pour les acheteurs. Aucun producteur ne pense à produire une marchandise sans se demander auparavant quelle utilité elle aura pour les autres.

Donc, pour qu'un producteur produise une marchandise, c'est-à-dire, pour que ça vaille la peine de porter un produit au marché, celui-ci doit être un objet utile ; il doit représenter une certaine utilité pour la personne qui l'achètera. Si l'objet ne répond à aucun besoin humain, personne ne voudra l'acheter. Personne n'achèterait par exemple, des déchets.

Enfin, nous devons ajouter qu'il ne suffit pas qu'un objet soit utile pour qu'on puisse le considérer comme une marchandise. L'air, l'eau de la mer, etc. sont des objets utiles, mais ils ne sont pas des

marchandises parce qu'ils ne se vendent pas sur le marché. Pour la même raison, un gilet que la mère tricote à son fils n'est pas une marchandise.

Or, bien que l'objectif de ce cahier soit de comprendre plus profondément le système capitaliste d'exploitation, nous devons commencer par analyser la forme la plus simple d'échange marchand c'est-à-dire celle où les petits producteurs indépendants propriétaires des moyens de production vendent sur le marché les produits obtenus par leur propre travail individuel.

Un exemple : l'agriculteur qui possède une parcelle de terre et qui la cultive, obtient une certaine quantité de blé ; il porte celle-ci directement au marché pour obtenir de sa vente l'argent dont il a besoin pour acheter d'autres objets utiles ; par exemple, une chaise produite par un menuisier dans son propre atelier rudimentaire. Cette forme d'échange s'appelle échange marchand simple. C'est donc l'achat et la vente de marchandises produites par le travail propre et individuel du propriétaire des moyens de production.

2. Le rôle que jouent les prix des produits dans l'économie

[Retour à la table des matières](#)

Dans le système d'échange marchand simple, les producteurs se rendent au marché en qualité de propriétaires de leurs produits et ne s'en défont que s'ils peuvent les échanger contre des objets utiles produits par d'autres.

Par exemple, notre agriculteur qui va au marché avec son blé, ne s'en défait que pour obtenir des produits comme du sucre, du thé, du phosphore, etc. Or, comme les propriétaires individuels des marchandises poursuivent des fins individuelles, ils cherchent toujours à vendre au prix le plus élevé possible.

[7]

Mais les propriétaires individuels peuvent-ils satisfaire leur désir de vendre au prix le plus élevé possible, fixant ceux-ci selon leurs caprices ?

Voyons ce qui se passe si l'agriculteur va au marché pour s'acheter une paire de souliers. La vendeuse lui offre des modèles variés, à des prix différents. Si nous lui demandons pourquoi une paire de souliers est plus chère que l'autre, elle nous répondra qu'une paire est meilleure qualité et, donc, de meilleure durabilité. Mais, les prix peuvent-ils s'expliquer par la qualité et la durabilité des objets ?

Voyons s'il en est ainsi en comparant une paire de souliers avec un autre objet, une assiette, par exemple. Cet objet est meilleur marché qu'une paire de souliers et, cependant, s'il est fait de fer ou de bois, peut durer beaucoup plus longtemps que les souliers.

Cela veut-il dire que le prix dépend de l'utilité d'un objet ? En prenant l'exemple suivant, nous verrons que cette explication n'est pas la meilleure : le pain est beaucoup plus utile et nécessaire à l'homme que les diamants et, cependant, ceux-ci sont infiniment plus chers.

D'autre part, le même objet peut avoir une utilité différente pour chaque acheteur. Une même paire de pantalon peut être beaucoup plus utile à un ouvrier qui n'a que cette paire qu'à un professionnel qui en a sept autres. En conséquence, il est difficile de déterminer quelle peut être l'utilité d'un produit déterminé.

On pourra cependant nous dire que, s'il n'est pas possible de faire cela, on peut en revanche déterminer facilement le nombre de personnes qui veulent acheter un produit déterminé et combien d'autres veulent le vendre.

Comparé aux souliers, on ne peut déterminer combien plus utile est le pain, mais on peut déterminer combien de personnes sont venues aujourd'hui acheter des souliers de la pointure no. 8. S'il n'y a que dix paires et que vingt personnes viennent, la demande est plus forte que l'offre. Si, au contraire, il y a vingt paires et que seulement dix personnes ne viennent, l'offre est plus forte que la demande.

Ne serait-ce pas par le moyen de l'offre et de la demande que se fixent les prix sur le marché ? Le prix des oignons ne monte-t-il pas quand ils sont rares ? Les fruits ne sont-ils pas plus chers quand commence la saison et ne baissent-ils pas par la suite ? Nous ne pouvons nier que l'offre et la demande influencent les prix, mais peuvent-ils rendre compte suffisamment du prix d'une marchandise ?

S'il en était ainsi, deux objets qui ont la même demande devraient avoir le même prix. Par exemple, s'il y a sur le marché 100 livres de sucre et si la demande est de 50 livres, et s'il y a dix paires de souliers, la demande en étant de 5 paires, dans les deux cas la demande égale la moitié de l'offre, mais il est clair que les souliers se vendront quand même plus cher que le sucre. La loi de l'offre et de la demande pourra expliquer les petites variations de prix : pourquoi, aujourd'hui, la livre de sucre vaut quelques sous de plus qu'hier, et pourquoi le prix des souliers a baissé à la fin de l'hiver. Mais elle ne nous expliquera jamais pourquoi le sucre vaut un certain montant et pourquoi les souliers valent un autre montant, beaucoup plus élevé.

En conséquence, la loi de l'offre et de la demande ne peut nous indiquer pourquoi une marchandise vaut plus qu'une autre, pourquoi il est possible d'acheter plusieurs livres de sucre avec l'argent nécessaire à l'achat d'une seule paire de souliers.

[8]

3. Le coût de la production

[Retour à la table des matières](#)

Jusqu'ici, nous avons vu que les prix ne peuvent être expliqués, en définitive, ni par la qualité, ni par l'utilité, ni par l'offre et la demande. Quoi donc détermine les prix ?

Si nous demandons une réduction de prix à un vendeur de chaises, que nous dira-t-il ? Qu'il ne peut faire de réduction parce qu'il dépense plus d'argent en les produisant que le montant que nous lui offrons. Ceci veut-il dire que le prix des marchandises est déterminé par les coûts de production ? Pour répondre à cette question, prenons un exemple concret : une couturière qui, à son domicile, fabrique des vêtements pour la vente. Quel est le coût de production de ces vêtements ?

Elle doit dépenser de l'argent pour acheter de l'étoffe, du fil, des boutons ; elle doit payer le loyer de la pièce où elle travaille, la lumière et le chauffage ; elle doit aussi avoir de l'argent pour réparer la machine qui s'use avec le temps. Si la machine à coudre vaut \$400 et devient inutilisable après avoir produit 400 vêtements, la couturière devra

compter une dépense de \$1 dollar par vêtement qu'elle produit afin de pouvoir la remplacer. En conséquence, n'est-ce pas la somme de ces dépenses qui détermine le prix d'un produit ? Non, car s'il en était ainsi, le travail de la couturière ne serait pas payé et celle-ci mourrait de faim. Si la couturière doit travailler une journée entière pour produire un vêtement, elle doit recevoir pour son travail au moins une quantité d'argent suffisante pour acheter les marchandises qu'elle ne produit pas.

Pour pouvoir vivre, elle doit donc vendre les produits de son travail (les vêtements) et obtenir de cette vente l'argent qui lui permette d'acheter les produits qui proviennent du travail d'autres hommes. Ainsi, le prix du vêtement devra tenir compte des éléments suivants :

DOLLARS				
10.00	étoffe		 moyens de production	
1.00	boutons	matières premières		
1.00	fil			
1.00	usure de la machine			
.50	électricité			
.50	chauffage	moyens de travail		
2.00	location			
15.00	travail de la couturière			force de travail
31.00	total			

Or, la couturière essaiera de vendre son vêtement plus cher que ce qui lui coûte sa production, et réussira à le faire quelquefois, lorsque la demande des vêtements sera plus élevée que l'offre, mais dans ce cas, toutes les couturières se mettront à faire des vêtements et il y aura sur le marché plus de vêtements que la demande, entraînant une baisse des prix.

Donc, nous voyons qu'il existe des variations de prix qui dépendent des variations de l'offre et de la demande, mais nous voyons aussi que ces variations ne s'écartent pas beaucoup du coût de production des objets.

Pouvons-nous donc dire que le prix est déterminé par le coût de production des objets ? Voyons. Si nous analysons chacun des éléments qui entrent dans le processus de production, sans compter le travail de la couturière, nous nous rendons compte qu'ils peuvent être réduits aussi aux mêmes éléments de la production : moyens de production et travail. Par exemple, l'étoffe peut être réduite à une dépense en laine, à une usure des métiers à tisser, etc., plus une quantité d'heures de travail du tisseur, et de même pour tous les autres éléments. Et si nous continuons à réduire l'élément que nous achevons d'analyser, l'étoffe, nous verrons qu'à la fin la laine se réduit au travail du berger.

Si nous réduisons jusqu'au bout chacun de éléments, nous verrons que le coût de production se réduit au travail qu'exercent différents travailleurs sur les biens produits par la nature.

4. Valeur et travail socialement nécessaire

[Retour à la table des matières](#)

Noire analyse nous a fait découvrir, derrière le coût de production, le travail humain. Donc, toute marchandise implique toujours un travail humain. Cette caractéristique commune à toutes les marchandises I rend compatibles, interchangeables. Nous appellerons valeur d'une marchandise la quantité de travail qu'elle implique.

Dans les paragraphes antérieurs nous avons vu comment le prix d'une marchandise peut varier selon l'offre et la demande, mais nous avons aussi vu que l'offre et la demande n'expliquent pas le niveau autour duquel oscillent les prix. Maintenant, nous voyons que la quantité de travail impliqué dans les marchandises, c'est-à-dire, leur valeur, détermine le niveau autour duquel jouent les prix.

Nous appellerons loi de la valeur celle qui fixe l'échange des marchandises. Elle exprime que cet échange est, en dernière analyse, fixé par la quantité de travail impliquée dans celles-ci. Si une marchandise vaut deux fois plus qu'une autre, c'est parce qu'elle implique deux fois plus de travail que l'autre.

Donc, nous avons affirmé que la valeur d'une marchandise est déterminée par la quantité de travail qu'elle implique. Ceci veut-il dire

que la valeur d'une marchandise est déterminée par la quantité de travail individuel, c'est-à-dire, par le temps que dépense un individu en produisant une marchandise ?

Non. S'il en était ainsi, il y aurait autant de valeurs différentes que de quantités de temps employé par les individus qui produisent ; c'est-à-dire qu'il y aurait autant de valeurs que de degrés de rendement individuel dans le travail.

Si une couturière fait un vêtement en 12 heures, une autre en 16 heures et une autre en 18 heures, il y aurait trois valeurs pour ces vêtements.

Mais voyons ce qui se passe si ces trois couturières vont vendre leur vêtement au marché. Celle qui a travaillé 18 heures essaiera de le vendre à un prix qui lui permette de payer ses 18 heures de travail ; or en voyant qu'elle vend à un prix plus élevé, les deux autres essaieront de vendre à ce même prix, gagnant ainsi plus d'argent avec moins de travail. Mais que se produira-t-il sur le marché ? Plusieurs autres couturières, attirées par le prix élevé des vêtements, commenceront à en fabriquer ; [10] mais comme il existera trop de ce type de produits sur le marché, elles se verront obligées de baisser les prix.

Or, supposant que l'offre et la demande coïncident, c'est-à-dire, qu'il se produit le nombre de vêtements dont la société a besoin, à quel prix se vendront ces vêtements ? Au prix qui implique la plus grande quantité de travail, ou à celui qui implique la plus petite quantité de travail ?

La valeur ne se calcule pas en prenant la plus grande quantité de travail, ni la plus petite, mais en prenant la moyenne. Comment se calcule cette moyenne ?

Prenons un exemple. Une société a besoin de 1,000 vêtements. Ceux-ci sont produits par 110 couturières qui prennent entre 2 et 6 heures pour les produire. Quel sera le temps socialement nécessaire pour les produire ? Sera-t-il de 4 heures, l'équivalent de la moyenne entre 2 et 6 heures ? Voyons quels sont les temps que nous devons considérer en réalité :

Selon le tableau, la production de 1,000 chemises nécessaires à la société a impliqué la dépense de 3,800 heures. Si nous divisons ces 3,800 heures par le nombre de chemises produites, nous obtenons une moyenne de 3.8 heures par chemise, c'est-à-dire, 3 heures 48 minutes. Ceci sera le temps socialement nécessaire à la production des chemises.

Il ne faut donc pas tomber dans l'erreur de calculer le temps socialement nécessaire en prenant une moyenne entre le nombre d'heures requis par les couturières les plus rapides et celui requis par les couturières les moins rapides. Dans ce cas-ci, celles de moindre rendement produisent une chemise par 6 heures et celles de meilleur rendement en produisent une par deux heures ; en prenant le chiffre moyen entre six heures et deux heures, nous obtenons 4 heures, ce qui diffère de notre résultat antérieur correct qui était de 3 heures 48 minutes.

Comment s'explique cette différence ?

Elle s'explique par le fait que dans la société globale il se produit plus de chemises qui demandent un temps moindre de production. Si les chemises produites en six heures avaient été le double du nombre de celles produites dans notre exemple, le temps de travail socialement nécessaire aurait été plus élevé.

Il apparaît donc que le travail socialement nécessaire pourrait être défini comme suit : le temps de travail qui sert à produire un objet est dépendant de la technologie moyenne, des aptitudes moyennes des travailleurs et des conditions des moyens de travail dans la société.

Cependant, si nous définissons le temps de travail socialement nécessaire de cette façon, nous devrions accepter que tout le travail réalisé dans une société est toujours nécessaire. Mais nous savons qu'il n'en est pas ainsi, que l'on produit souvent plus que ce dont la société a besoin. Les petits agriculteurs situés à la périphérie des grandes villes et travaillant à la culture des légumes le savent mieux que quiconque. Souvent leurs produits ne se vendent pas au marché parce que l'ensemble des cultivateurs produit plus que ce que demande le public ; par exemple, seulement 50 personnes veulent acheter une laitue, et 100 laitues sont offertes sur le marché ; 50 laitues restent donc invendues. Ceci veut dire que le temps employé à produire ces 50 laitues était un temps de travail superflu. Voyons comment Marx traite ce problème dans le "Capital" :

[11]

"Supposons que (...) chaque toile en vente au marché ne comprend pas plus que le temps de travail socialement nécessaire. Malgré cela, il peut arriver qu'un temps de travail superflu soit compris dans la somme totale des toiles qui affluent au marché. Si l'estomac du marché n'est pas suffisamment capable d'assimiler la quantité totale des toiles qui affluent au prix normal de \$5.00 chacune, nous aurons de ce fait la preuve qu'on a investi dans cette forme de travail textile une trop grande quantité du temps total de travail de la société. Le résultat sera le même que si n'importe quel tisseur avait investi dans son produit individuel plus de temps de travail que celui socialement nécessaire." (*Le Capital*, Tome 1, pp. 67-68).

En conséquence, pour définir le temps de travail socialement nécessaire, nous devons considérer:

- a) les conditions sociales des moyens de production;
- b) les besoins de la société pour un produit.

Nous appellerons temps de travail socialement nécessaire le temps de travail qui est employé à produire un objet quand sont utilisés la technologie moyenne, les aptitudes moyennes et les conditions moyennes de travail de la société, tenant toujours compte des besoins que la société a de cet objet.

Pourtant, aucun de ces aspects ne demeure statique; ils varient à travers le temps. Il se produit une modification du temps de travail socialement nécessaire, celui-ci tendant à diminuer à mesure que se perfectionnent ces éléments.

Or, l'introduction d'une nouvelle machine n'influence le temps de travail socialement nécessaire que si cette innovation se généralise rapidement.

Si une couturière commence à employer une machine à coudre électrique qui lui permet de faire une chemise en une heure, et si toutes les autres continuent à employer les vieilles machines à pédale, cette innovation n'aura pas une grande influence sur le temps de travail socialement nécessaire et, au contraire, permettra à cette couturière de gagner plus, car la valeur qui fixe les prix sera toujours calculée à partir du

temps social moyen qui est plus grand que celui qu'elle emploie. En vendant ses chemises, elle obtiendra une plus grande quantité d'argent que les autres couturières. Ceci explique que, dans les économies basées sur l'échange (y compris l'économie capitaliste) les propriétaires individuels s'efforcent d'introduire de nouvelles machines et de garder secrètes leurs innovations techniques. Ils le font parce qu'ils savent qu'à mesure que se généralise l'utilisation d'une machine déterminée, le temps socialement nécessaire pour produire une marchandise tend à baisser, ainsi que son prix.

Nous pouvons maintenant définir plus rigoureusement le concept de valeur: nous appellerons valeur la quantité de travail socialement nécessaire impliquée dans une marchandise.

Jusqu'ici, pour faciliter l'exposé, nous avons supposé que tous les travaux étaient égaux, mais il n'en est pas ainsi. Une heure de travail simple n'a pas la même valeur qu'une heure de travail complexe. La valeur que produit un tourneur spécialisé est beaucoup plus grande que celle produite par un travailleur simple, comme celui employé au transport du matériel ou à l'emballage.

[12]

Deuxième partie

La plus-value dans l'économie capitaliste

1. Impossibilité d'obtenir de la plus-value par le moyen de l'échange

[Retour à la table des matières](#)

L'échange dans une société capitaliste est très différent de l'échange que nous venons d'analyser, c'est-à-dire de l'échange marchand simple.

Si nous entrons dans une usine capitaliste et si nous demandons une réduction sur un produit, le premier argument que nous donnera le vendeur ne sera pas celui de notre vendeur ambulancier : que cette chaise lui a coûté plus que ce que nous lui offrons. Le propriétaire de l'usine dira cette fois que la vente de cet article ne lui procure pas de grands profits et qu'il ne peut le vendre au prix coûtant, parce qu'il doit gagner quelque chose. Dans l'économie marchande simple, ce qui intéresse fondamentalement le petit producteur indépendant, c'est de réussir à obtenir par la vente de ses produits l'argent nécessaire à l'achat des produits qui sont nécessaires à sa survie. Dans l'économie capitaliste, ce qui intéresse le capitaliste, c'est que la vente de ses produits lui procure une plus grande quantité d'argent que celle qu'il a dépensée dans la production de ceux-ci. L'échange n'a pas de sens pour lui s'il ne lui rapporte pas une plus grande quantité d'argent que celle qu'il a employée. Si cela ne se produit pas, il arrête de produire, au contraire du petit producteur indépendant à qui il suffit de recevoir, en échange des produits de son travail, des marchandises d'une valeur équivalente.

Si auparavant il s'agissait de vendre des marchandises (M) pour obtenir de l'argent (A) qui permettrait d'acheter d'autres marchandises (M) d'égale valeur, maintenant il s'agit d'avoir de l'argent (A) qui permette d'acheter des marchandises (M) pour obtenir plus d'argent (A).

Ainsi la formule de l'échange marchand simple serait : M-A-M, et la formule de l'échange capitaliste serait : A-M-A+a.

Or, la question qui se pose est de savoir où le capitaliste prend cette plus grande quantité d'argent. Pourra-t-elle provenir d'une surélévation des prix, c'est-à-dire, de la vente des marchandises à un prix au dessus de leur valeur ?

Si les capitalistes ne faisaient que vendre sans jamais avoir à acheter, peut-être pourrions-nous expliquer ainsi cette situation. Mais la réalité est différente : le capitaliste, en même temps qu'il vend ses produits, doit acheter d'autres produits pour pouvoir produire. Il doit acheter des matières premières et d'autres instruments à d'autres capitalistes. Or, si ceux-ci montaient aussi les prix, ils se produirait une espèce de [13] compensation sociale. Ce qu'il gagnerait comme vendeur, il le perdrait comme acheteur.

En conséquence, le profit qu'obtient le capitaliste ne peut être expliqué à travers l'échange, en disant qu'il vend ses produits à un prix plus élevé que ce qu'ils valent. Comment donc expliquer qu'en vendant les produits à leur valeur, les capitalistes peuvent obtenir une certaine marge de profit ?

On ne peut résoudre ce problème que si, dans les marchandises que les capitalistes achètent pour produire, nous trouvons une marchandise spéciale qui a la particularité de produire plus de valeur, à travers son usage, que celle que le capitaliste la paie sur le marché.

Quelles sont les marchandises que le capitaliste achète pour produire ? Ce sont les matières premières, les instruments de travail, la force de travail, etc. (La force de travail est l'énergie que dépense le travailleur durant une journée de travail.

La quelle de celles-ci, par son usage, produit de la valeur ? Si l'origine ultime de la valeur est le travail humain, comme nous l'avons vu auparavant, cette marchandise ne peut être que la force de travail humaine : elle est la seule marchandise capable de créer de la valeur, et, en conséquence, l'unique qui pourrait créer plus de valeur.

Avant d'analyser les conditions précises dans lesquelles la force de travail produit plus de valeur pour le capitaliste, voyons comment la force de travail se transforme en marchandise.

2. La force de travail comme marchandise et sa valeur

[Retour à la table des matières](#)

La force de travail n'est pas une marchandise dans toute société. Ni dans l'esclavagisme, ni dans le féodalisme les travailleurs ne vendaient librement leur force de travail. Dans le premier cas, tout leur être appartenait au maître ; dans le deuxième cas, il y avait un type déterminé de rapports de dépendance qui obligerait le serf à réaliser une certaine quantité de travail pour le seigneur.

Donc, quelles sont les conditions nécessaires pour que surgisse la force de travail en tant que marchandise ?

Premièrement : l'existence d'un travailleur qui n'est pas obligé à travailler pour un patron déterminé, qui peut aller d'un lieu à un autre en offrant sa force de travail. L'esclave et le serf ne pouvaient vendre leur force de travail ; ils n'étaient pas libres de l'offrir sur le marché du travail.

Deuxièmement : l'existence d'un travailleur qui ne possède pas les moyens de production qu'utilise à ce moment la société et qui ne peut travailler pour son propre compte.

Un petit cordonnier qui fabrique des souliers, par exemple, possède certains moyens de production très simple (machine à coudre, couteau pour couper le cuir, pinceaux pour teindre les souliers, du cuir, de la teinture, etc.), mais avec ces moyens de production, il ne peut concurrencer les usines modernes. Il prend trois jours pour faire une paire de souliers, tandis que les usines modernes en font vingt paires dans le même temps. Celles-ci baissent les coûts des souliers, et comme notre cordonnier ne peut les baisser sans travailler à perte, il est [14] forcé de laisser son atelier privé et d'aller s'enrôler dans le grand corps des travailleurs qui vendent leur force de travail à ceux qui possèdent les moyens de production modernes, les capitalistes.

En conséquence, dans le régime de production capitaliste, l'ouvrier est vendeur de sa force de travail et le capitaliste est acheteur de cette marchandise offerte sur le marché.

Voyons maintenant ce qui détermine la valeur de cette force de travail devenir marchandise. Si la valeur d'une marchandise dépend du temps de travail socialement nécessaire pour la produire, comment appliquer cette loi de la valeur à la force de travail ?

Il paraît difficile de l'appliquer à la force de travail, car celle-ci n'est pas produite en usine, mais représente le produit de la multiplication naturelle de la vie humaine.

Cependant, un examen attentif du fonctionnement du système capitaliste nous fait voir que la marchandise, force de travail, n'est pas une exception, ni un cas privilégié. Voyons en quoi consiste l'usage que le capitaliste fait de la force de travail.

L'ouvrier doit travailler pour le capitaliste durant un temps déterminé par le contrat de travail. Or, en travaillant, en agissant sur la nature, l'ouvrier dépense une certaine quantité de force musculaire, nerveuse et cérébrale, c'est-à-dire, une certaine quantité d'énergie.

Mais, pour conserver sa force de travail, il doit chaque jour remplacer l'énergie dépensée. À cette fin, il devra manger une certaine quantité d'aliments et avoir un endroit où il peut dormir et s'abriter. Il doit donc /dépenser une certaine quantité de biens de consommation : aliments, vêtements, maison, etc..

D'autre part, il est nécessaire que cette force de travail afflue constamment sur le marché, et, à cette fin, il est nécessaire de s'assurer que les ouvriers aient des fils. En conséquence, le travailleur doit avoir les moyens suffisants pour soutenir une famille. Si un ouvrier a une femme et cinq enfants et si le salaire qu'il reçoit ne lui permet d'acheter des moyens de subsistance que pour lui, il est évident qu'il répartira ces moyens entre sa famille et qu'il ne pourra ainsi remplacer l'énergie dépensée. Donc, le soutien d'une famille moyenne doit obligatoirement être compris dans la valeur de la force de travail.

En plus de cela, l'ouvrier a un certain nombre de nécessités qui correspondent à son degré de culture et au niveau général de développement de son pays ; elles doivent aussi être considérées. Ceci est une raison qui explique les différences des salaires entre les pays. L'ouvrier européen ou nord-américain gagne beaucoup plus que l'ouvrier latino-américain, par exemple.

Voyons ce qui arrive avec les ouvriers spécialisés. Dans ce cas, on doit tenir compte du temps de travail socialement nécessaire qu'il a dépensé durant l'apprentissage de sa spécialité, ainsi que des nécessités de conservation et d'élévation de son niveau. Nous trouvons ici l'explication des salaires plus élevés des ouvriers spécialisés.

La valeur de la force de travail est alors égale à la valeur de tous les produits nécessaires à sa conservation et à sa reproduction dans une société déterminée. C'est-à-dire, elle est égale au temps de travail socialement nécessaire pour produire les biens de consommation.

Dans cette valeur, nous devons considérer les points suivants :

- a) les nécessités de base de l'ouvrier et de sa famille ;
- b) les nécessités culturelles ;
- c) le niveau de spécialisation.

Quand il y a une offre de travail égale à la demande, le capitalisme se voit forcé de payer la force de travail plus ou moins à sa valeur. Cependant, si le nombre de travailleurs qui cherchent un emploi est toujours supérieur à la quantité d'emplois offerts sur le marché, ces ouvriers seront payés au dessous de la valeur de la force de travail.

[15]

3. La formation de la plus-value

[Retour à la table des matières](#)

Supposant que le capitaliste achète la force de travail à sa valeur, ce qui ne se produit pas toujours, surtout dans un pays comme le nôtre, (le nombre des chômeurs augmente de jour en jour) comment obtient-il ses profits ?

Le capitaliste et l'ouvrier se rencontrent sur le marché du travail. Ce dernier offre sa force de travail comme une marchandise. Le capitaliste l'achète contre une certaine quantité d'argent et la fait travailler durant une certaine période de temps : par exemple, huit heures.

L'ayant achetée, le capitaliste peut disposer de la force de travail comme une valeur d'usage ; il peut et la fait travailler. Or, s'il l'a achetée \$20.00 par jour, et si ces \$20.00 représentent en argent quatre heures d'ouvrage, l'ouvrier lui aura restitué durant ces quatre heures le salaire qu'il a été payé. Mais comme la force de travail a la qualité de produire plus de travail que celui nécessaire pour la reproduire, et comme le capitaliste le sait, il la fait travailler huit heures. La valeur créée dans les dernières quatre heures constitue un profit net pour le capitaliste.

On appelle plus-value la valeur que l'ouvrier crée en plus de la valeur de sa force de travail.

On appelle temps de travail nécessaire, ou payé, le temps de travail où l'ouvrier reproduit sa force de travail. On appelle temps de travail extra, ou non payé, le temps où il crée la plus-value pour le capitaliste.

Résumons donc ce que nous avons découvert jusqu'ici :

1. Dans la société capitaliste, il existe d'une part, un groupe de personnes qui est propriétaire des moyens de production les plus importants : les capitalistes. Et d'autre part, il existe un autre groupe totalement dépossédé des moyens de production, de telle sorte qu'il ne peut produire pour son propre compte les biens de consommation dont il a besoin pour vivre : les travailleurs.

2. Cette situation oblige les travailleurs à vendre comme marchandise l'unique chose qu'ils possèdent : leur force de travail.

3. Les capitalistes achètent sur le marché cette marchandise qui a la caractéristique sociale d'être la source créatrice de toute valeur ; ils en usent pour produire plus de valeur que celle nécessaire à compenser ce qu'ils ont payé pour l'acheter. C'est ainsi que les capitalistes obtiennent leur profit, s'appropriant de cette plus-value produite par les travailleurs.

4. Ce rapport qui s'établit entre les capitalistes et les ouvriers est un rapport d'exploitation : les capitalistes, propriétaires des moyens de production, s'approprient les fruits du travail des ouvriers qui ne possèdent par ces moyens de production.

Nous appelions ces rapports établis entre les individus, dépendant du lieu qu'ils occupent dans le processus de production (propriétaire ou non propriétaire des moyens de production), rapports sociaux de production.

5. En conséquence, il est clair que le concept de plus-value est le concept clé pour expliquer l'exploitation propre à un régime de production où le processus de travail est réalisé à partir de rapports de production capitalistes.

Nous pouvons maintenant conclure que l'exploitation des ouvriers dans le système capitaliste ne se fait pas de la même façon que dans les régimes esclavagiste ou féodal. Dans ces cas, la force directe, la privation de liberté ou la soumission à une pression externe obligeaient [16] les esclaves et les serfs à travailler pour le maître ou le seigneur. Sans ce pouvoir direct sur les hommes, les seigneurs n'auraient pas pu s'approprier le travail de ceux qui leur étaient soumis, car ceux-ci, en se libérant, auraient pu produire de manière indépendante ce dont ils avaient besoin pour vivre.

Dans le système capitaliste, la force qui oblige l'ouvrier libre et souverain à se soumettre à l'exploitation capitaliste est beaucoup plus efficace. C'est la force des nécessités vitales. S'il ne se soumet pas aux conditions économiques imposées par le système, c'est-à-dire, à offrir "volontairement" son travail au capitaliste, il meurt de faim, ne possédant pas les moyens pour produire ce dont il a besoin pour survivre.

Ainsi, en situation normale, sans avoir à recourir à la force ou à d'autres formes de pression, le capitaliste s'approprie le travail des ouvriers. Nous disons en situation normale, car il suffit que, par leurs luttes, les ouvriers mettent sérieusement en danger les profits ou la propriété des moyens de production des capitalistes pour que ceux-ci recourent à la police ou à l'armée pour réprimer les travailleurs.

Voyons maintenant de quels mécanismes se sert la classe capitaliste pour exploiter les travailleurs.

4. Le capital comme facteur de production

[Retour à la table des matières](#)

Dans les paragraphes antérieurs, nous avons parlé des capitalistes et des ouvriers. Précisons maintenant ce que nous entendons par capitalistes. Nous appelions capitalistes tous les propriétaires de capital. Mais qu'entendons-nous par capital ?

Plusieurs personnes croient que le capital est la même chose que l'argent et appellent capitaliste toute personne qui a réussi à amasser une certaine quantité d'argent. Elles se trompent.

L'argent que garde un avaré dans une caisse d'économie, sans l'utiliser, n'est pas du capital. L'argent qu'un ouvrier reçoit comme salaire et qu'il dépense en achetant des biens de consommation pour lui et sa famille n'est pas non plus du capital.

Pour que l'argent se transforme en capital, il est nécessaire qu'il soit dépensé dans l'achat de marchandises qui permettent au propriétaire de cet argent d'en obtenir plus après utilisation de celles-ci dans le processus de production.

Ceci veut-il dire que seulement l'argent employé dans l'achat de la force de travail peut être considéré comme du capital ? Non, parce que, dans le processus de production capitaliste, ne participe pas seulement la force de travail ; sont aussi nécessaires les moyens de production, matières premières, machines, édifices, etc.

Nous appellerons donc capital l'argent qui est employé à l'achat de moyens de production et de la force de travail, ceux-ci étant toujours destinés à l'obtention de plus-value.

Les choses ne deviennent donc pas du capital par leur condition naturelle, mais par le lieu qu'elles occupent dans des rapports de production déterminés [17] L'argent n'est pas du capital par nature, mais seulement quand il est employé à l'achat de moyens de production et de force de travail pour obtenir une plus-value.

Les machines arrêtées ne sont pas naturellement du capital. Elles ne peuvent être considérées comme du capital que lorsqu'elles participent au processus de production de plus-value.

La même chose se produit avec la force de travail. L'argent investi dans l'achat de force de travail pour réaliser des travaux domestiques, par exemple, ne peut être considéré comme du capital. Dans ce cas, la force de travail ne produit pas de plus-value, mais se dépense en services aux patrons.

Ainsi, le capital est une catégorie qui ne peut être appliquée à n'importe quelle société. Cette notion ne peut être appliquée qu'au système capitaliste de production.

Examinons maintenant comment participent les moyens de production dans le processus de production capitaliste, quel est leur rôle.

Commençons par les machines. Une machine, par exemple, un métier à tisser mécanique, peut participer à des processus de production de toiles différentes. Mais il n'a pas une durée infinie : à mesure qu'on l'emploie, il s'use. Si nous supposons qu'il dure une dizaine d'années, nous pouvons dire qu'à chaque année il perd un dixième de sa valeur, et ceci veut dire qu'à chaque année il transfère à la marchandise cette quantité de valeur.

Si la machine vaut 100,000.00 dollars, si elle équivaut à un travail ayant cette valeur, chaque année elle transfère aux marchandises produites 10,000.00 dollars ; si on produit 5,000 objets par année avec cette machine, dans chaque objet seront incorporés 2.00 dollars, exprimant la quantité de valeur que la machine passe aux objets.

Les machines ne produisent aucune valeur nouvelle, mais transfèrent aux marchandises leur valeur, petit à petit, de manière partielle.

Voyons maintenant ce qui se produit avec les matières premières. Les matières premières (autant les principales que les auxiliaires) disparaissent totalement, quelques-unes formant partie du produit, d'autres, comme c'est le cas des matières combustibles, procurant l'énergie et la chaleur nécessaires au processus de production. Elles transfèrent donc totalement leur valeur au produit.

Mais, malgré les différentes manières dont elles transfèrent leur valeur aux produits, les machines et les matières premières ont quelque chose en commun. Ni les unes, ni les autres ne peuvent créer de la valeur, et elles ne peuvent que transférer leur valeur dans la mesure où elles sont mises en action par le travail humain.

Donc, le travail humain n'a pas seulement la capacité de créer de la valeur, il a aussi celle de faire transférer aux moyens de production leur valeur aux produits. Sans le travail humain, le capitaliste ne tirerait aucun profit dans la possession d'usines immenses, remplies de machines modernes.

Nous devons distinguer ainsi deux formes de capital. Nous appellerons capital constant le capital investi dans les moyens de production, sa valeur ne changeant pas dans le processus de production.

Nous appellerons capital variable le capital investi dans la force de travail, celle-ci produisant plus de valeur, donc, faisant varier la valeur.

Or, sans le capital constant, la création de plus-value est impossible, car la force de travail ne peut donner ses fruits qu'en mettant en action les moyens de production. Mais, bien que le capital constant soit la condition matérielle de création de plus-value, celle-ci ne peut être créée que par le travail. La quantité de capital constant n'a donc pas d'influence sur la plus-value. La même quantité de plus-value peut être produite avec des quantités très différentes de capital constant.

[18]

Donc, pour déterminer le degré d'exploitation de la classe ouvrière, il ne nous sert à rien d'examiner à combien se chiffre le capital constant ; nous sommes seulement intéressés à voir quelle relation existe entre la valeur de la force de travail, ou capital variable, et la plus-value produite. Nous appelons cette relation mesure de plus-value ou mesure d'exploitation.

Prenons un exemple. Si la valeur des machines est égale à \$100,000.00, celle de la force de travail égale à \$20,000.00, et si la plus-value obtenue est de \$20,000.00, la mesure d'exploitation sera donc égale à \$20,000.00 (plus-value) divisée par \$20,000.00 (capital variable). Cette relation s'exprime en disant que la mesure d'exploitation est de 100%. Ceci signifie que pour chaque heure de travail d'un ouvrier, V2 heure va gratuitement au patron.

Tant que la relation entre la plus-value et le capital variable ne changera pas, la mesure d'exploitation ne changera pas non plus, bien que puisse varier beaucoup la quantité d'argent investie en capital constant par le capitaliste.

MESURE D'EXPLOITATION :	PLUS-VALUE CAPITAL VARIABLE
EXEMPLE :	\$20,000.00 :
MESURE D'EXPLOITATION :	\$20,000.00 100%

5. La plus-value absolue et relative

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons déjà vu que ce qui intéresse le capitaliste est de gagner toujours plus. Nous avons aussi vu que ceci s'obtient par une augmentation de la plus-value. Quand la plus-value augmente, les profits du capitaliste sont meilleurs.

Mais comment arrive-t-on à augmenter la plus-value ? Le premier recours dont dispose le capitaliste pour augmenter la plus-value est d'augmenter au maximum la journée de travail. Ainsi, quand le travailleur a produit la valeur équivalente à la valeur de sa force de travail, il continue à travailler plusieurs autres heures où sa production n'est que de la plus-value pour le capitaliste.

Si en quatre heures il produit la valeur équivalente à sa force de travail, et s'il travaille un autre quatre heures, il produira une plus-value de 100%. Mais si le capitaliste réussit à étendre la journée de travail à

12 heures, il est clair qu'il produira le double de plus-value, et la mesure d'exploitation s'élèvera à 200%.

Journée de 8 heures	Journée de 12 heures
4 heures à heures plus-value	4 heures 8 heures plus de plus-value

Cette manière d'obtenir de la plus-value convient très bien au capitaliste, car elle n'augmente pas ses dépenses en machines et en locaux et permet donc, sans aucun déboursé additionnel, une meilleure exploitation de la force de travail.

C'est cette procédure qu'on appliqua aux débuts du capitalisme, quand on travaillait de 16 à 18 heures par jour. Mais on ne peut [19] prolonger indéfiniment la journée de travail. Il existe des limites physiques et historiques à ceci.

Physiques, car si le travailleur travaille trop longtemps, il ne peut se reposer suffisamment pour remplacer sa force de travail d'une façon satisfaisante et il s'épuise avec, pour conséquence, une baisse de rendement.

Historiques, car à mesure que se développe le capitalisme se développe en même temps la classe ouvrière qui s'organise et commence à opposer une résistance farouche à l'exploitation capitaliste. Par ses luttes ardues, elle réussit à réduire la journée de travail, obligeant les capitalistes à chercher d'autres méthodes pour augmenter leurs profits.

Les capitalistes ne peuvent, aujourd'hui, augmenter leurs profits en allongeant la journée de travail ; au contraire, souvent pressés par la lutte des ouvriers, ils doivent l'écourter. Dans ces conditions, comment les capitalistes peuvent-ils obtenir plus de profits, sans lesquels ils ne pourraient continuer à exister comme capitaliste ?

Les capitalistes se rendent compte qu'ils ne peuvent augmenter leurs profits qu'en réussissant à faire produire les ouvriers au maximum durant la journée de travail réduite. Ainsi, on fait des études pour voir quels sont les mouvements absolument nécessaires pour réaliser un type de travail déterminé, essayant de supprimer tous les mouvements

superflus. On fait jouer de la musique, on installe un meilleur éclairage, etc., non pas sentiments humanitaires, mais parce que ça contribue à augmenter la production.

Cependant, l'intensification du travail a une limite ; il arrive un moment où le fait de travailler avec une plus grande intensité produit un épuisement physique et mental, et les capitalistes ne peuvent plus continuer à augmenter leurs profits par ce mécanisme. Ils doivent donc chercher d'autres mécanismes pour gagner plus. Comment le font-ils ?

Un capitaliste individuel qui introduit une nouvelle machine, peut produire à des coûts plus bas que ceux de ses concurrents. Un métier à tisser moderne produit plus de verges de toile, coûte moins cher, car elle implique moins d'heures de travail. Le capitaliste réussit donc à obtenir un profit extraordinaire qui surgit de la différence entre la valeur individuelle de ses produits et la valeur sociale de ce type de produit sur le marché.

Prenons un exemple. Si un capitaliste introduit un métier à tisser qui lui permet de produire le double de toile qu'auparavant, la valeur de ce produit est de beaucoup réduite ; mais comme les autres capitalistes produisent toujours avec des métiers plus anciens, la valeur sociale de la toile est supérieure à sa valeur individuelle, et comme c'est la valeur sociale qui fixe le prix de vente de la toile, notre capitaliste vendra au même prix que les autres tout en ayant un coût de production très inférieur. Il obtiendra ainsi des profits extraordinaires.

Les capitalistes sont obligés de perfectionner continuellement leurs machines car s'ils ne le font pas, ils ne seront pas en mesure de concurrencer les autres capitalistes de leur branche. Si un capitaliste reste en arrière, il ne réussit pas à augmenter la productivité de son travail au même rythme que les autres, ses coûts de production sont plus élevés, et comme il ne peut vendre à un autre prix que celui qui varie autour de la valeur sociale, il gagnera moins, jusqu'au jour où il ne gagnera plus rien, forcé alors de fermer son usine.

Or, l'introduction généralisée des machines dans les différents secteurs de la production, spécialement dans les secteurs de la production de biens de consommation, se traduit au niveau du système capitaliste

par une diminution de la valeur de la force de travail, car cette valeur dépend, comme nous l'avons vu, de la valeur des biens de consommation nécessaires pour vivre. Si la valeur des articles de consommation populaire baisse, la valeur de la force de travail baisse aussi et, en conséquence, moins de temps de travail sera nécessaire [20] pour remplacer sa valeur, c'est-à-dire, moins de temps de travail nécessaire ou payé.

Si auparavant on produisait 100% de mesure de plus-value en faisant travailler l'ouvrier de 16 à 18 heures par jour, aujourd'hui, avec la journée de travail réduite à 8 heures, on peut obtenir le même 100% de mesure de plus-value en réduisant le travail nécessaire à 4 heures. Et si on réussit à le réduire à moins d'heures, on augmentera la mesure de plus-value à plus de 100%.

De cette manière, grâce aux motivations individuelles qui poussent les capitalistes à une recherche de profits extraordinaires, il s'établit dans le système capitaliste un mécanisme qui permet d'augmenter la plus-value sans augmenter la journée de travail et sans augmenter l'intensification du travail. Ce mécanisme consiste à diminuer le temps de travail nécessaire.

Nous appellerons plus-value absolue celle qui s'obtient en augmentant la journée de travail ou en intensifiant l'usage de la force de travail.

Nous appellerons plus-value relative celle qui s'obtient en diminuant le temps de travail nécessaire.

[21]

Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons vu comment fonctionne le système capitaliste. Seulement maintenant pouvons-nous répondre à nos questions initiales : Comment s'explique la richesse des capitalistes ? Comment s'explique la pauvreté des travailleurs ?

Les richesses des capitalistes proviennent de l'exploitation de la classe ouvrière. L'existence de riches et de pauvres est toujours le résultat de l'exploitation : quelques-uns, les moins nombreux, grâce à la propriété des moyens de production, s'appropriant le travail de la grande majorité du peuple.

Dans le système capitaliste, où une classe, la classe capitaliste, possède tous les moyens de production, et où la classe ouvrière n'en possède aucun, la première oblige la dernière à travailler pour elle.

Cette situation permet au capitaliste d'exploiter l'ouvrier, car il paie un salaire dont la valeur est moindre que celle que produit l'ouvrier dans sa journée de travail. Cette valeur produite par l'ouvrier et non payée par le capitaliste est ce que nous appelions la plus-value.

Le concept de plus-value est donc la clé qui nous permet d'expliquer l'exploitation des travailleurs dans le système capitaliste. Mais cet examen, en nous permettant de comprendre les vraies causes de l'exploitation capitaliste, nous a aussi permis de nous rendre compte que celles-ci sont le résultat d'un système donné de production, que l'exploitation n'est pas éternelle ni nécessaire à tout régime social de production.

La connaissance scientifique de l'origine de l'exploitation dans le système capitaliste nous permet de comprendre quels sont les mécanismes que nous devons supprimer afin d'éliminer pour toujours cette exploitation.

Tant que la classe ouvrière n'a pas une connaissance scientifique de l'origine de sa situation d'exploitation, elle réagit de manière anarchique et spontanée. Elle s'attaque aux machines, croit qu'en les

détruisant, elle détruira la cause de son exploitation ; elle ne lutte que pour de meilleurs salaires, croyant que cela est suffisant pour supprimer ses maux.

Quand, grâce à la grande œuvre de Marx, *Le Capital*, la classe ouvrière connaît scientifiquement l'origine de son exploitation, sa lutte cesse d'être centrée uniquement sur des revendications économiques, pour s'orienter fondamentalement vers la lutte pour la destruction du système capitaliste et l'implantation d'un système social où n'existe pas l'exploitation de l'homme par l'homme : le système socialiste.

Or, la fin de l'exploitation et le passage au socialisme, par l'expropriation des moyens de production aux mains des capitalistes, est un processus historique qui se développe de manière différente selon les conditions de chaque pays.

[22]

Résumé

[Retour à la table des matières](#)

Dans ce cahier, nous avons essayé d'expliquer d'une façon claire mais rigoureuse, l'origine de l'exploitation capitaliste : la production de la plus-value. Nous avons dû commencer par analyser le processus de production marchande simple, pour ensuite passer au processus de production capitaliste. Nous sommes partis des apparences pour découvrir l'explication de fond du problème. Donc, nous sommes partis des prix pour arriver au concept de valeur. Après avoir analysé ce concept et celui de travail socialement nécessaire, nous avons défini la plus-value en partant de l'analyse de la valeur de la force de travail. Ensuite, pour distinguer entre plus-value absolue et plus-value relative, nous avons enfin défini les concepts de capital constant et variable. Enfin, nous avons signalé comment le concept de plus-value est la clé qui nous permet d'expliquer l'exploitation des travailleurs dans le système de production capitaliste.

Les concepts suivants ont été étudiés dans ce cahier : valeur, temps de travail socialement nécessaire, plus-value, absolue et relative, capital, valeur de la force de travail, capital constant, capital variable.

[23]

Questionnaire

[Retour à la table des matières](#)

1. Quelle relation existe entre l'échange et la division du travail ?
2. Quelle est la différence entre l'économie marchande simple et l'économie capitaliste ?
3. Qu'entendons-nous par marchandise ?
4. Pourquoi les prix ne peuvent dépendre de l'utilité des objets ?
5. Pourquoi la loi de l'offre et de la demande ne peut expliquer l'essence des prix ?
6. Pourquoi les coûts de production ne peuvent expliquer les prix ?
7. Comment calcule-t-on le coût de production d'un objet ?
8. Qu'est-ce qui explique la valeur d'un objet ?
9. Qu'entendons-nous par la loi de la valeur ?
10. Qu'entendons-nous par temps de travail socialement nécessaire ?
11. Pourquoi ne peut-on pas obtenir de plus-value par l'échange ?
12. Quelle est la marchandise qui, par son usage, produit plus de valeur ?
13. Quelles conditions sociales sont nécessaires pour que la force de travail existe comme marchandise sur le marché ?
14. Comment se calcule la valeur de la force de travail ?
15. Qu'entendons-nous par temps de travail nécessaire ?
16. Qu'entendons-nous par temps de travail non payé ?
17. Qu'entendons-nous par capital ?
18. Qu'entendons-nous par capital constant ?
19. Qu'entendons-nous par capital variable ?
20. Qu'entendons-nous par plus-value absolue et relative ?

21. Pourquoi est-il important que la classe ouvrière comprenne ce qu'est la plus-value ?

Fin du texte